

Olivier Lenoir

C'est comment l'autre côté ? (Souvenir d'un pays à moitié oublié)¹

Kubin a très bien connu les nouvelles théories du maître viennois, il a lu la Traumdeutung, son beau-frère est féru de psychanalyse freudienne et Kubin lui-même semble assez bien connaître le sujet, à la mode à cette époque. Il serait freudien plutôt que jungien malgré son passage par le bouddhisme vers 1906. Pour lui, L'interprétation des rêves de Freud présente un intérêt certain et le rêve est lié à la subjectivité « mon monde onirique est aussi réel que votre réalité » dit-il lorsqu'en 1922 son éditeur veut transformer le titre d'un recueil de dessin qu'il avait nommé « Mon monde de rêves » en « Le pays du rêve », selon lui il n'existe pas un pays du rêve qui serait commun à tous, il n'existe que des mondes oniriques singuliers et personnels, pas d'archétype ! Son approche est profondément subjective.

¹ Titre d'un essai de Alfred Kubin en 1926 et Titre de l'exposition au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, en octobre 2007-janvier 2008

UNE BRÈVE BIOGRAPHIE

Alfred Kubin (1877-1959) se décrit lui-même comme « organisateur de l'incertain, de l'hybride, du crépusculaire, du rêve »².

² Janvier 1908 : lettre à son ami von hermanovsky-Orlando

Contexte historique

Nous sommes en Autriche à la fin XIX^e, au cœur d'une société bourgeoise dont les tares ont fait le lit des théories freudiennes. Globalement, la science a triomphé, au moins son avatar la technique, on découvre les derniers recoins du monde, les fins fonds de l'Afrique et de l'Amérique, la rationalité prétend dominer le monde et pourtant les signes de la décadence s'accumulent et bientôt l'effondrement redouté va se produire, la grande guerre, le grand bouleversement de l'Europe et peut-être plus encore de l'Europe centrale où Kubin a grandi. Une aristocratie sclérosée dont la meilleure représentation pourra se lire chez Musil décrivant la décadence de l'empire millénaire, *L'homme sans qualités* qui est aussi le voyage en grande cacanie, voici le monde où naît Alfred Kubin.

Une anamnèse

Il est né en Bohême en 1877, son père est géomètre, voyage beaucoup, toujours absent. La famille s'installe bientôt à Salzbourg. À la naissance de sa deuxième sœur, il a 10 ans, sa mère meurt de tuberculose. Son père se remarie assez vite, six mois plus tard avec la sœur de sa mère (tante d'Alfred) qui va mourir en couche l'année suivante. Son père se mariera une troisième fois. Adolescent Kubin se sent livré

à lui-même, sa scolarité est médiocre, il dira plus tard :

« Cette époque de total abandon se révéla particulièrement stimulante pour mon imagination. De tout temps le caractère orgiaque qu'offre le spectacle de la force dans ses explosions naturelles ou celui des catastrophes m'a procuré un extraordinaire sentiment de bonheur, comme une ivresse accompagnée d'une sensation de picotement parcourant ma colonne vertébrale de haut en bas. La contemplation d'un orage, d'un incendie ou d'un torrent sortant de son lit comptait parmi mes jouissances les plus fortes. J'étais un spectateur assidu des rixes, des arrestations, des marchés aux bestiaux où l'on était toujours sûr de me rencontrer [...] Il y avait toutes sortes d'autres choses qui avaient le pouvoir d'éveiller en moi une curiosité brûlant ; les cadavres, par exemple [...] C'est de là que vient mon intérêt prononcé pour des choses aussi affreuses. La mort était incompréhensible et me stupéfiait. ³»

³ Kubin, *Ma vie*, Paris, Allia, p.16-18

Chassé de l'école, il apprend la photographie avec un oncle. Sa vie se dégrade en débauches et rixes. Renvoyé par son père et son oncle, il met en scène un suicide sur la tombe de sa mère. Le vieux revolver rouillé s'enraye, Kubin s'effondre dans la honte d'un geste manqué. Il tente de s'engager dans l'armée, au bout de trois semaines, lors des funérailles d'un officier il est pris d'une violente crise de nerfs et sombre dans un délire. Après trois mois d'hôpital, il est de retour en convalescence chez son père. Un modeste héritage lui venant du côté de sa mère lui permet de s'inscrire à Munich dans une académie privée des beaux-arts. Il se passionne pour les découvertes artistiques qu'il fait alors dans cette ville à la pointe de la modernité et de la création européenne :

« Les jours suivants, je menai une vie complètement retirée. J'exécutai des séries entières lavis. J'appris à connaître tout l'œuvre dessinée de Klinger, Goya, de Groux, Rops, Munch, Ensor, Redon. »

S'amorce pour lui une période extrêmement féconde de 1899 à 1903 qu'il appellera sa « *période démoniaque* » et dont sont issus les plus connus de ses dessins et gravures. Il travaille à cette époque sur le dos des feuilles destinées aux relevés de cadastre de son père !

Une panne de création

Kubin a connu le grand amour, une brève et dramatique passion de quelques mois qui se termine en décembre 1903 par la mort subite de l'élue. Une nouvelle rencontre quelques mois plus tard aboutit vite au mariage en 1904, une riche veuve de la santé fragile, éprise d'art et morphinomane. Dès son mariage, Alfred Kubin connaît une période de tarissement créatif qu'il qualifiera de « *période morte* » et dont il dira quelques années plus tard :

« il est remarquable que cette profusion d'images, si puissantes qu'elle finissait par devenir véritablement sensible, [...] se soit peu à peu, et pour mon plus grand soulagement, atténuée avec mon mariage. Tout a pris un sens artistique désormais assumé de façon plus consciente, plus maîtrisée, et réalisée avec plus de soin – ce qui tendrait à suggérer qu'une vie ordonnée du point de vue sexuel n'est peut-être pas sans rapport avec la source originelle de ce processus de création »

Ou le mariage et l'épanouissement sexuel comme tarissement de la création ? Laissons la réponse en suspens. Malgré la santé fragile de sa femme qui fait de nombreux séjours en sanatorium et malgré les absences et aventures d'Alfred, le couple vivra uni jusqu'au années 1950. Kubin est désormais un artiste et illustrateur reconnu. Il participe à de nombreuses expositions en Allemagne et en Autriche, il devient célèbre dans toute l'Europe.

En 1906 il achète un manoir isolé au nord-est de l'Autriche à Zwickledt, proche des frontières allemandes et tchèques. Recevant de nombreux visiteurs et ne s'en éloignant guère, il y vivra jusqu'à sa mort en 1959, entouré de serpents caméléons, oiseaux de toutes sortes, un iguane, des écureuils, martres, « un singe des plus vifs, un chevreuil apprivoisé, des chats, des poissons d'aquarium et une collection de coléoptères »,⁴ et toutes espèces d'insectes. Le couple et leur ménagerie traverseront ainsi les deux guerres en dehors des fureurs et des führers de l'époque.

4 *Ma vie*, p. 64-65

ŒUVRE

Œuvre écrite :

Elle se résume essentiellement à trois livres:

L'Autre Côté, Paris, José Corti (2007)

Ma vie, Paris, éd. Allia (2000)

Le Travail du dessinateur, Paris, éd. Allia (1999)

Kubin dessinateur :

On ne lui connaît aucune œuvre sur toile, son travail est uniquement graphique, il a connu et utilisé toutes les techniques du dessin, plume, trait, encre et lavis, aquarelle. Il y eut cette curieuse panne de création, un décrochage suivant son mariage, au moment précisément où il découvre la couleur et la détrempe.

C'est une longue période d'incertitude au cours de laquelle son père meurt, en novembre 1907, qui le plonge dans une amère dépression, il est tenté par le bouddhisme, une série d'œuvres porte le nom de Sansara ; difficile période dont il va émerger par l'écriture avec son roman *L'Autre côté* écrit en 12 semaines en 1908, publié en 1909. Kubin avait alors la commande des illustrations du *Golem* de Gustave Meyrink et c'est lassé d'attendre un texte qui n'arrivait toujours pas qu'il se lance dans la rédaction de son propre ouvrage :

« Dans le seul but de m'occuper et pour trouver un soulagement, je me mis moi-même à imaginer une histoire extravagante et à la noter par écrit. Dès lors, les idées affluèrent à mon esprit nourrissant jour et nuit l'excitation qu'éveillait en moi ce travail, de sorte qu'en douze semaines à peine, j'écrivis mon roman fantastique, *L'Autre côté*. Dans les quatre semaines qui suivirent, j'en dessinaï les illustrations. [...] Que j'ai préféré l'écriture au dessin était dans la nature de la chose, ce moyen étant précisément celui qui convenait mieux que tout autre à me libérer le plus rapidement des idées qui me tourmentaient »

Nous retiendrons ce sauvetage de l'artiste par l'écriture

OUI MAIS IL Y A FREUD

Oui mais il y a Freud et la mode, la découverte de l'Inconscient !

Kubin contemporain de Freud

Entre symbolisme et surréalisme qui deviendra la grande vague créatrice du début du XX^e siècle, il y a le fantastique qui plonge ses racines au XVIII^e siècle allemand et l'apparition de l'absurde (Jarry en France et bientôt Dada puis le surréalisme). Kubin est généralement rattaché à ce qui s'appelle le mouvement expressionniste (où l'artiste va chercher à exprimer le plus fort de ses impressions et de son vécu intime). Ce mouvement est très vivace en Allemagne mais c'est la notion de fantastique qui lui convient le mieux dans toute la diversité de son inspiration. Curieusement Kubin est assez peu connu en France tandis que ses dessins et gravures ont été reproduits et célébrés dans tous les livres et journaux de la première moitié du XX^e siècle.

Klimt, Schiele, Ensor, Odilon Redon et Félicien Rops sont ses contemporains dont il se sent proche. Il admire Munch. Klee et Kandinsky sont des amis et proches. Klee avec lequel il fonde et collabore quelques temps au groupe *Blaue Reiter* (le cavalier bleu). Avec Kandinsky tout l'oppose sur le plan artistique mais ils sont amis, Kubin ne prendra jamais le virage de l'abstraction. Il s'intéressera au travail des aliénés et fréquentera leurs institutions, une curiosité que Kubin partage avec nombre de créateurs de cette époque dont le plus connu sera le découvreur de l'art brut, le peintre Dubuffet.

Il nous fait penser à Odilon Redon pour ses visons de cauchemar ou Félicien Rops (Belge : 1833-1898) chez qui le fantastique est mâtiné d'une critique sociale virulente. Mais chez Kubin si l'humour, très noir, est toujours latent, il n'y a par contre pas de moralisme, les barrières sont brisées, Kubin explore le monde de l'autre côté, le côté du rêve, ce pays qu'explora Freud à la même époque et dont il fit, nous en savons quelques bribes, l'accès privilégié vers cet autre côté de la psyché, l'autre face de nos êtres et surtout de nos paraîtres, la face cachée de l'être social hors la parure, hors les apparences, hors les conventions. La métapsychologie freudienne a pu en révéler quelque chose aux yeux des poètes et littérateurs de la *mittell Europa* si féconde au tournant du siècle en explorateurs de la vie souterraine. Ce sont ces marges que la psychanalyse s'est attachée à mettre en lumière. Et ce fut le terrain de prédilection de Kubin.

Kubin a très bien connu les nouvelles théories du maître viennois, il a lu la *Traumdeutung*, son beau-frère est féru de psychanalyse freudienne et Kubin lui-même semble assez bien connaître le sujet, à la mode à cette époque. Il serait freudien plutôt que jungien malgré son passage par le bouddhisme vers 1906. Pour lui, *L'interprétation des rêves* de Freud présente un intérêt certain et le rêve est lié à la subjectivité « mon monde onirique est aussi réel que votre réalité » dit-il lorsqu'en 1922 son éditeur veut transformer le titre d'un recueil de dessin qu'il avait nommé « *Mon monde de rêves* » en « *Le pays du rêve* », selon lui il n'existe pas un pays du rêve qui serait commun à tous, il n'existe que des mondes oniriques singuliers et personnels, pas d'archétype ! Son approche est profondément subjective.

Le poids du passé

Dans un courrier du 9 janvier 1908 adressé à son ami von Hezmanovsky-orlando.

« Je crée tout le temps sous le poids d'une lancinante nostalgie à l'égard de mon père, parfois c'est comme si ce mal à l'âme m'était nécessaire pour que ces sentiments si profondément enracinés fassent image. – Je suis l'organisateur de l'incertain, de l'hybride, du crépusculaire, du rêve. Mes efforts tendent à donner vie à ce royaume mystérieux si profondément enfoui dans ma personnalité et à le couler dans une forme artistique précise. – Elle est là maintenant cette forme que j'ai cherchée sans arrêt, j'ai dû d'abord m'essayer à presque tous les moyens d'expression significatifs inventés par les autres artistes, et c'est progressivement que s'est développé mon moyen propre. Mais les choses m'apparaissent de plus en plus clairement, malgré la route en zigzag que j'ai suivie... »

La psychanalyse l'intéresse fortement mais plutôt de loin, le plus important pour lui est encore l'expérience intime dont elle est le fruit toujours dans une lettre à son ami, quelques années plus tard, le 22 décembre 1914 il écrit :

«...je suis d'avis que la découverte de Freud est fantastique mais qu'elle reste matérialiste, oui, elle doit le rester, car toute connaissance scientifique rationnelle ne peut apporter davantage que de simples matériaux. Mais on ne peut pas pénétrer ainsi le «mystère» lui-même. Je suis d'autant plus conforté dans cette conviction que je connais bien de nombreux psychologues, dont toute une série de freudiens «pratiquants». O. Schmitz connaît Freud personnellement. Dans cette discussion sur l'Autre côté tu verras que le fait essentiel demeure incompréhensible à cet érudit qui, au demeurant, apporte une série de remarques intéressantes concernant la genèse de l'œuvre... »

Cette expérience intime est à faire par chacun, n'est-ce pas le propre de l'analyse telle que nous souhaitons la promouvoir ? Un soir de vernissage, en 1927, Alfred Kubin dans un bref discours :

« Le véritable spectateur tel que je le souhaite, ne se contenterait pas de regarder mes dessins d'un œil ravi ou critique ; son attention, comme mue par un frôlement secret, devrait se tourner vers la chambre noire riche d'images de sa propre conscience onirique. Car, que nous le sachions ou non, nous possédons tous au plus profond de nous-mêmes l'héritage d'un passé intime prodigieux. »

Pour Kubin, la psychanalyse est une belle invention mais il renvoie le spectateur à lui-même, face au tableau où nous sommes invités à compléter la vision de l'artiste et convoquer nos propres souvenirs, nos propres hantises. Le spectateur est radicalement mis au défi, il est partie prenante du processus, disons du phénomène, de création.

KUBIN SCHOPENHAUER ET FREUD

On sait l'influence de Schopenhauer sur Freud⁵. Kubin se réfère explicitement à la pensée de Schopenhauer. Pour Schopenhauer (1788-1860) le monde est compris comme volonté et comme représentation, c'est le titre de l'ouvrage magistral (première édition 1819, complétée jusqu'en 1859) de Schopenhauer. Il était à la mode dans les milieux lit-

5 Voir S. Freud, *Au delà du principe de plaisir* [1920] in *Essais de psychanalyse*, Payot, p.107. Freud cite Schopenhauer : « pour lui la mort est bien «le propre résultat» de la vie et dans cette mesure, son but, tandis que la pulsion sexuelle est l'incarnation de la volonté de vivre ». C'est ici une bonne part de la réflexion du texte de Freud qui se trouve invoquée.

Voir aussi : Sigmund Freud présenté par lui-même [1925-1935], Gallimard (1984), folio essai, p. 100 : Freud reconnaît « les larges concordances de la psychanalyse avec la philosophie de Schopenhauer ... ». Dans ce texte Freud affirme ne pas avoir subi l'influence de Schopenhauer car il l'aurait, dit-il, lu très tard dans sa vie. Il y aurait eu concordance sans influence, la pensée de Schopenhauer ayant largement irrigué la pensée à l'époque de Freud et donc de Kubin.

téraires et artistiques, Freud s'en est inspiré, on a même pu lui reprocher d'être allé chercher les concepts d'inconscient, de refoulement et bien d'autres dans le travail de Schopenhauer. On comprend mieux la proximité voire la familiarité qu'entretient Kubin avec la mort. Il en a vécu les tourments dans son enfance, sa tentative avortée de suicide l'aurait plutôt acclimaté voire rasséréiné, il en parle avec un soupçon d'humour.

Pour lui la mort n'est pas un effondrement, une disparition. Nous allons voir avec *l'Autre côté* que la fin du monde n'est pas l'ultime fin. Quand l'Empire du rêve s'effondre, le héros, Kubin lui-même, ressort vers un monde qui est toujours là, un monde s'évanouit un autre resurgit. Pour Schopenhauer :

« La conscience est la vie du sujet de la connaissance, ou du cerveau, et la mort est le terme de cette vie. De là suit que la conscience est susceptible de fin, toujours nouvelle, toujours prête à recommencer et à renaître. La volonté seule persiste »⁶.

6 Schopenhauer, *Le monde comme volonté et comme représentation*, Puf quadrige, p.1248

Mais encore, toujours Schopenhauer :

« La mort est le moment de l'affranchissement d'une individualité étroite et uniforme, qui loin de constituer la substance intime de notre être, en représente bien plutôt comme une sorte d'aberration [...] De là, semble-t-il, cette expression de paix et de calme qui se peint sur le visage de la plupart des morts »⁷.

7 Schopenhauer, id, p.1248

Mais comme le dit le dicton : de la coupe aux lèvres il y a loin... On peut avoir de grandes idées, être soutenu par les plus belles croyances, nous avons avec la psychanalyse une idée du prix à payer pour tenir ces croyances.

Venons-en à l'autre côté.

L'AUTRE CÔTÉ

Ma première remarque aura été pour le grand A de l'autre du titre, mais finalement, je ne l'ai vu que dans l'édition française, chez José Corti. Ce grand Autre m'a quand même alerté. Si Kubin revendique des influences dont celle de la psychanalyse, il ne peut être non plus soupçonné de faire une œuvre analytique et encore moins œuvre lacanienne. Nous l'avons vu avec ce qu'il revendique de son monde onirique et de quelques épisodes de sa vie. Sa vie de jeunesse est traversée de drames dont il peine à émerger. La mort est présente, son œuvre graphique en témoigne tout au long de sa vie et plus encore dans sa période qu'il a appelée démoniaque. La rédaction de *l'Autre côté* lui est venue à la suite d'un énième passage de grande dépression mais aussi, dans l'attente du fabuleux roman de Meyrink qu'il devait illustrer.

Trame d'une étrange affaire

L'Autre côté est l'histoire d'un voyage, d'une découverte dramatique, d'un pur cauchemar et le retour dans un monde toujours là. Le héros n'est autre que l'auteur, il parle à la première personne, son métier est dessinateur, sa femme est fragile. Un curieux émissaire sonne à sa porte et l'invite à rejoindre l'utopie la plus incroyable,

accompagné d'espèces sonnantes et trébuchantes, le narrateur finit par se laisser convaincre et rejoindre ce royaume idéal. L'Empire du rêve dont les habitants sont les Rêveurs, a été fondé à coup de milliards par son ancien condisciple Patera (Pater : le Père au sens religieux en allemand), personnage énigmatique bien sûr et aux pouvoirs surprenants, un démiurge ! Il fait figure de guide – la phase bouddhique de Kubin trouve là son expression et sa fin, la fin de la figure du père – ce père si souvent absent pour Alfred - Ce royaume a été édifié au cœur de l'Asie. Tout y a été importé depuis l'ensemble du monde, tout y est ancien, au moins 60 ans. Du plus simple ustensile du quotidien aux bijoux mobiliers ou architecturaux qui ont été reconstitués à Perle la capitale du royaume. Ce sont aussi de misérables masures, des ruines fantomatiques, les habits aussi sont anciens. Les êtres, les Rêveurs, de toutes conditions et tous âges sont aussi venus de toutes les régions du monde, ils y exercent leurs métiers dans le plus grand réalisme, talent ou fourberie. Un culte étrange a lieu.

Un culte étrange

Une tour imposante occupe le centre de la ville, la tour de l'horloge, à heure fixe la foule se présente au pied de la tour, « l'horloge enchantée » (p. 82) et pénètre un par un dans une petite cellule vide « Derrière le mur on entend les puissantes oscillations de l'énorme balancier et comme tout un chacun, on se prosterne et prononce à haute voix la seule phrase : « Seigneur, me voici devant toi ».

Ici, le temps est la puissance ultime. Mais tout est étrange et semble porter toujours une signification multiple, ignorée du héros qui restera trois années tentant d'en découvrir les ressorts.

Le déclin de Perle

À Perle, la lumière traverse péniblement un air glauque et fétide, l'obscurité est permanente. L'Autre côté est la description du lent déclin de Perle. L'humour et surtout la dérision qu'on peut relever sous-jacents dans le tragique des dessins sont aussi présents. Le roman passe assez vite pour une métaphore du déclin, celui de l'empire millénaire, Musil n'avait pas encore écrit *L'homme sans qualités*. Mais le plus original et le plus stimulant est de bien comprendre l'entière indifférence au monde de Kubin, il n'est pas un analyste ni de lui-même ni de son temps. Il pourrait plus se définir comme jouisseur du spectacle de son invention, de sa représentation du monde mais une jouissance morbide.

Du jour où survient un Américain, celui-ci a l'obsession des affaires, « il s'est juré aussi de mettre de l'ordre dans l'état du rêve ! ». De ce jour, la dégradation va s'accélérer jusqu'à l'effondrement final.

Une atmosphère

Extrait de l'Autre côté, p. 266 ; c'est ici le spectacle d'apocalypse de la fin de Perle, les Rêveurs sont en déroute, la scène est accompagnée de l'illustration de Kubin dénommée « *montagne de cadavres dans une rue* ». Ce passage, ne représente qu'un moment de l'horreur envahissante, il n'a rien d'exceptionnel dans le livre qui est parsemé de moments de bravoure de ce type :

« Descendant des hauteurs du quartier français, une masse d'immondices, d'ordures, de sang coagulé, de cadavres d'hommes et d'animaux se frayait lentement son chemin comme un fleuve de lave. Dans ce magma rutilant de toutes les couleurs de la pourriture, les derniers Rêveurs pataugeaient, tournant en rond. Ils ne savaient plus que balbutier, incapables de s'entendre, aphasiques. Presque tous étaient nus ; les hommes les plus forts poussaient les femmes plus faibles dans le flot de cadavres où elles sombraient, étourdies par les émanations. La Grande-Place ressemblait à un gigantesque cloaque, dans lequel on se battait, se massacrait avec la dernière énergie.

Aux embrasures des fenêtres pendaient des spectateurs inanimés dont les regards éteints reflétaient les images de cet empire de la mort.

Bras et jambes disloqués, doigts distendus, poings serrés, ventres gonflés d'animaux, crânes de chevaux, langue bleue et boursouflée pendant entre des dents jaunes, cette phalange apocalyptique poussait irrésistiblement sa marche en avant. Une lumière crue et vacillante rehaussait cette apothéose, œuvre de Patera. »

La chute du tyran donne lieu à une suite ininterrompue de tableaux hallucinants. Le Roman s'achève par cette formule mystérieuse, en majuscule : LE DÉMIURGE EST UN Être HYBRIDE

Fuite et jouissance

Ce thème de la fuite parcourt la vie et l'œuvre de Kubin. Dans le roman on retrouve cette obsession : « sortir de là, rien qu'en sortir ». Sortir du cauchemar, enfin s'éveiller mais s'éveiller serait-il retrouver encore un cauchemar ? Kubin note dans son journal en 1915 « A.K. en fuite perpétuelle devant la réalité ». N'est-ce pas ce qu'il aura fait dans son œuvre ? La fragilité psychique de Kubin est manifeste, la fuite est une question de survie.

N'est-ce pas la fuite à laquelle il se prépare dans son manoir refuge, véritable arche de Noé, fuyant le monde et ses führers, il se met à l'abri de ses clameurs. Son autobiographie parle d'instinct de fuite qui remonte à sa petite enfance. La mort pour lui, dans son optique Schopenhauerienne peut-être vue comme fuite. C'est la fin de Perle et cette fin n'est pas la fin du monde, nous l'avons dit, c'est la fin d'une utopie dont Kubin s'éloigne, s'enfuit !

À aucun moment il n'est un héros, dans l'Autre côté, il est toujours un personnage effacé à la recherche d'une compréhension du monde qui l'entoure. Dans les affres de son époque, il ne fait que constater, de loin, les folies de son temps. Quelque part dans une lettre à son ami von Herzmanovsky il dit : « mon siècle va de 1770 à 1870 et s'est donc malheureusement terminé sept ans avant ma naissance ». Il dit dans une histoire burlesque : « L'avenir n'a aucun sens ! ». Christophe David ajoute qu'il a pu traverser la période dramatique des années hitlériennes, dans son manoir refuge, assuré du calme, au centre même d'un triangle composé de Dachau, Flossenbourg et Mauthausen !

Le monde de Kubin est « peu bruyant, les mouvements y sont lents. L'attente, l'ennui, la stupeur et la peur sont les états qui frappent le plus fréquemment les batraciens, les chameaux, les baigneuses, les prêtres et les spectres habitant ce pays. »⁸

La fuite hallucinée de Kubin serait ce retour fantasmé vers un univers originaire, expression d'une pulsion de mort par laquelle s'a-

⁸ Philippe Dagen Article paru dans Le monde du 02.11.07



boliraient toutes les tensions, tous les cauchemars, une réalisation continue du suicide raté sur la tombe de sa mère !

Car cette fuite est jouissance, la jouissance de l'obsessionnel, une jouissance voilée, peut-être insue de lui quand il dit dans son autobiographie : « un extraordinaire sentiment de bonheur comme une ivresse accompagnée d'une sensation de picotement parcourant ma colonne vertébrale de haut en bas » et la mort impossible du père, les femmes meurent et surtout les mères, mais les pères ? Tel Patera, la mort est sans fin et c'est la mort du père qui le pousse à l'écriture. Déjà il dessinait sur le dos des feuilles des relevés de cadastres. Il le dit : sa création est liée à la lancinante nostalgie à l'égard de son père.

Fuir la mort, la repousser toujours et recréer de nouveaux mondes de rêves. Et cette accumulation de cadavres tel celui de l'obsessionnel collectionnant les femmes parce qu'il sait que La Femme est impossible comme la Mort est impossible. Il lui faut pour cela contrôler le temps – la tour de l'horloge est le centre de Perle – et se faire le maître du temps et ainsi le maître de la mort.

UN SINTHOME

Kubin aura trouvé dans son œuvre un appui incontournable, une véritable rédemption, un sinthome. Il a connu dans sa jeunesse de profondes crises dépressives et jusqu'au délire, il aura pu acclimater ses fantômes en les dessinant et les mettant en scène. Michaux dans *Épreuves – Exorcisme* a pu dire ce qui pourrait fort bien s'entendre de la part de Kubin :

« Il fut bientôt évident (dès mon adolescence) que j'étais né pour vivre parmi les monstres. Ils furent longtemps terribles, puis ils cessèrent d'être terrible et après une grande virulence, petit à petit s'atténuèrent. Enfin ils devinrent inactifs et je vivais en sérénité parmi eux »⁹.

⁹ Citation reprise dans l'édition José Corti in Une lecture de l'Autre côté par Laurent Evrard, p.355

Alfred Kubin vit tôt la proximité de la mort, celle-ci est devenue son obsession. Sa période démoniaque témoigne de cet envahissement qui le porte loin aux frontières de la folie. Effet cathartique de la création, son travail témoigne de l'appivoisement qu'il put faire de ses fantômes. Il en tire une véritable jouissance, la fuite qui marque sa vie est fuite de la mort mais peut-être aussi vers la mort et cette fuite est sombre autant que jubilatoire. Les monstres sont tenus en respect. Son univers graphique est curieusement empreint de lenteur car l'inéluctable se déguste, le spectacle est fait pour durer, tant qu'il durera la mort si fascinante sera tenue à distance. Enfin, dans sa chute, l'Empire du Rêve est parsemé de scènes d'un obscur érotisme. Il n'y a pas de rapport sexuel, la femme n'a sa place que dans ce cloaque putride de la Grand-Place de Perle. La femme encore est offerte à tous et fantasme salvateur, la femme est cette matrice au sein de laquelle le plongeur, Kubin lui-même, fait retour, refuge ultime pour fuir la mort obsédante.



La névrose obsessionnelle a besoin de la mort, momification par des bandelettes pour échapper à l'angoisse de

disparaître, mise en scène de la mort pour l'apprivoiser, jouissance secrète du morbide, Kubin l'obsessionnel écrit et dessine une enveloppe psychique pour ne pas se dissoudre !

LE PÈRE MORT

Ce qui nous fascine chez Kubin, c'est bien cet Autre qui nous regarde, ce que Lacan « Dans le champ scopique tout se joue entre deux termes. Ce qui présentifie que du côté des choses, il y a le regard. Que les choses me regardent joue de façon antinomique avec le fait que je peux les voir. Et c'est dans ce sens qu'il faut entendre cette parole martelée dans l'Évangile : « Ils ont des yeux pour ne pas voir. » Pour ne pas voir quoi ? Justement ceci, que les choses me regardent »¹⁰. Cet œil qui nous regarde dans les œuvres de Kubin, ce regard est celui du père mort, le Pater destitué de Perle, le père devenu symbolique mais toujours présent, celui à propos duquel il avoua une toujours « lancinante nostalgie ».

¹⁰ Lacan, *séminaire XI*, Les quatre concepts, p.87

BIBLIOGRAPHIE

- Alfred Kubin :
 Le Travail du dessinateur, Paris, éd. Allia (1999)
 Ma vie, Paris, éd. Allia (2000)
 L'Autre Côté, Paris, José Corti (2007)
 Lacan, séminaire XI, Les quatre concepts fondamentaux, Seuil, (1973)
 Musée d'art moderne de la Ville de Paris, Alfred Kubin, Paris-Musées, (2007)
 Schopenhauer, Le monde comme volonté et comme représentation, Puf quadriges, (2003)